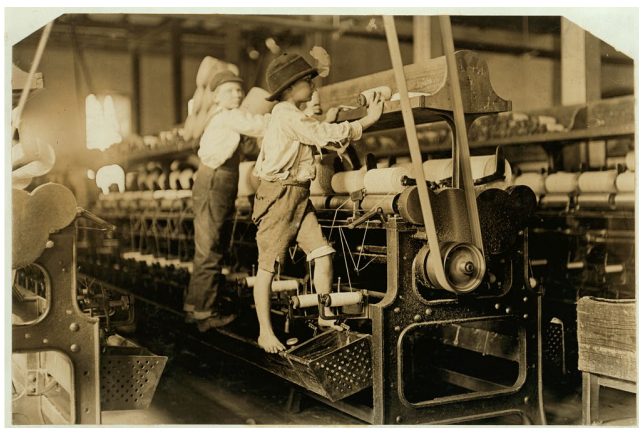


## CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE



En couverture : Lewis Wickes Hine (1874-1940),  
Jeunes travaillant sur une machine à filer  
(Macon, Géorgie, USA, 19/01/1909).  
Source : National Child Labor Committee collection,  
Library of Congress, Prints and Photographs Division.

Titre original : *Kritik der politischen Ökonomie*

© Schmetterling Verlag, 15. Auflage 2021

ISBN : 978-2-490793-07-5

© Smolny, 2021  
43, rue de Bayard  
31 000 TOULOUSE

Internet : [www.smolny.fr](http://www.smolny.fr)

Contact : [info@collectif-smolny.org](mailto:info@collectif-smolny.org)

MICHAEL HEINRICH

# Critique de l'économie politique

Une introduction aux trois Livres  
du *Capital* de Marx

*Édition établie  
par Ivan Jurkovic & Éric Sevault*

*Traduit de l'allemand  
par Ivan Jurkovic*

SMOLNY  
Toulouse, 2021

Ouvrage publié avec le soutien de la Région Occitanie.

---

Édition préparée par Didier Debord, Marion Gary, Mylène Hernandez,  
Pascale Noyret, Sébastien Plutniak, Mickaël Ramounet,  
Marcel Roelandts & Éric Sevault.

# Avant-propos

## (2004)

Depuis plusieurs décennies des mouvements de contestation très divers réapparaissent, pour la plupart « critiques de la mondialisation ». Les débats qui ont eu lieu au contre-sommet de l'OMC à Seattle en 1999, ou lors du G8 à Gênes en 2001 sont devenus les symboles d'une nouvelle résistance contre les excès du capitalisme. Mais c'est également au-delà des cercles traditionnels des militants de gauche qu'on discute désormais des effets destructeurs d'un capitalisme « débridé ».

Un bref coup d'œil en arrière suffit à montrer que cela n'avait pourtant rien d'évident. Au début des années 1990, après la chute de l'Union soviétique, le capitalisme paraissait s'être définitivement imposé dans le monde entier comme un modèle économique et de société sans alternative possible. Il y avait certes toujours eu de nombreuses personnes à gauche à avoir compris que le « socialisme réel » soviétique n'avait rien d'une véritable alternative au capitalisme, mais apparemment plus personne ne semblait faire cas de ces distinctions. Pour la plupart des gens, une société au-delà de la société de marché capitaliste n'était plus qu'une simple utopie. En lieu et place de la contestation s'imposèrent la résignation et l'adaptation.

Ces années 1990 ont justement révélé que malgré son apparente « victoire finale » le capitalisme était nécessairement synonyme de crises et d'appauvrissement. Les conflits

armés au Kosovo, en Afghanistan et en Irak ont montré que les guerres avec participation directe ou indirecte des pays capitalistes développés n'appartenaient en rien au passé. Tout ceci a été repris sous une forme ou une autre par les nouveaux mouvements de contestation et a constitué le point de départ de leur critique. Il ne s'agissait le plus souvent au départ que de protestations ponctuelles, en lutte pour des améliorations internes au système capitaliste et accompagnées parfois de critiques moralistes, mais les débats posaient aussi des questions fondamentales sur le fonctionnement du capitalisme contemporain, sur les liens entre capitalisme, État et guerre, et sur ce qu'il était vraiment possible de changer dans le cadre du capitalisme.

Les théories critiques du capitalisme revinrent sur le devant de la scène. Toute pratique se donnant pour but une transformation radicale de la société a pour point de départ une compréhension spécifique de ce qui existe. Si l'on estime par exemple qu'une taxe Tobin (la taxation des transactions financières) est un moyen efficace pour « dompter » le capitalisme « débridé », ce sont alors certains concepts spécifiques qui sont présupposés. De manière explicite ou implicite, une telle analyse confère une importance particulière aux marchés financiers et pose une distinction entre capitalisme « tenu en bride » et « débridé ». C'est pour cette raison que la compréhension du fonctionnement du capitalisme contemporain n'a rien d'une préoccupation abstraite ou académique. Les réponses auxquelles on parvient ont une implication pratique immédiate pour tout mouvement critique du capitalisme.

Il n'est pas surprenant que depuis la fin des années 1990, d'imposants essais théoriques aient vu le jour, comme *Empire* d'Antonio Negri et Michael Hardt, *L'ère de l'information* de Manuel Castells ou encore *Le livre noir du capitalisme* de Robert Kurz. Ces trois ouvrages, s'ils diffèrent d'un point de vue politique ou de contenu, emploient tous peu ou prou des catégories forgées par Marx : soit pour analyser

le développement contemporain du capitalisme, soit pour critiquer ces catégories comme étant dépassées. De toute évidence, on ne peut aujourd'hui encore faire l'économie de la lecture du *Capital* si l'on souhaite appréhender le capitalisme dans ses fondements. Quoiqu'il en soit, ces trois livres ont en commun, bien qu'il le fasse de façons différentes, de recourir aux catégories marxiennes d'une manière quelque peu superficielle : elles n'y apparaissent en effet bien souvent que comme des expressions fourretout. Par conséquent, il est nécessaire de revenir à la lecture du *Capital*, non seulement pour critiquer de tels usages superficiels, mais aussi parce que ce livre, écrit il y a maintenant plus d'un siècle, est à de nombreux égards plus actuel que certains prétentieux essais contemporains.

Quand on commence à lire le *Capital*, on se heurte à des difficultés. Le texte n'est pas toujours facile à comprendre, tout particulièrement le début. La somme des trois livres peut donc paraître assez rebutante. Pourtant il ne faudrait en aucun cas se limiter à la lecture du seul premier livre. Marx expose son objet de recherche à différents niveaux d'abstraction ayant chacun des présupposés théoriques différents et complémentaires : la théorie de la valeur et de la plus-value exposée dans le premier livre ne peut être complètement saisie qu'à la fin du Livre III. Ce que l'on croit savoir à la fin du Livre I n'est pas seulement incomplet, mais aussi, d'une certaine manière, biaisé.

Il est déjà délicat de comprendre ne serait-ce que le sous-titre du *Capital*, sous-titre que Marx utilise également pour caractériser l'ensemble de son projet scientifique : « critique de l'économie politique ». Par « économie politique » on entend au XIX<sup>e</sup> siècle ce qui est aujourd'hui appelé « sciences économiques ». En désignant son projet scientifique comme une « critique de l'économie politique », Marx signifie qu'il n'entend pas seulement proposer une nouvelle théorie d'économie politique, mais aussi réaliser une critique *fondamentale* de toute la science économique qui a existé jusque-là :

s'il s'agit pour Marx d'opérer une « révolution scientifique », son intention est également politique et révolutionnaire. En dépit de toutes ces difficultés, il faut s'atteler à la lecture du *Capital*. Le présent ouvrage, qui se veut une introduction générale aux trois livres du maître ouvrage de Marx, ne peut se substituer à cette lecture et ne prétend donner que quelques premiers points de repère<sup>1</sup>.

En lisant cette introduction, les lectrices et lecteurs doivent avoir à l'esprit qu'elles et ils ont déjà une certaine conception, préconçue, de ce qu'est le capital, de ce qu'est une crise, mais aussi de ce qu'est la théorie de Marx. Il est nécessaire de soumettre à un examen critique cette précompréhension façonnée par l'école, les médias, les discussions et les débats. Il ne s'agit pas seulement de se confronter à quelque chose de nouveau, mais aussi d'examiner ce qui semble être connu et évident.

Et cet examen est nécessaire dès le premier chapitre. D'une part, une première mouture du concept de capitalisme y est développée, qui se distingue des nombreuses définitions « communément admises ». D'autre part, il y est question du rôle du « marxisme » dans le mouvement ouvrier. Au fil des développements, il devrait apparaître clairement que « le » marxisme n'existe pas. Définir ce qui se trouve au cœur de la théorie de Marx a toujours été l'enjeu de controverses non seulement entre « marxistes » et « critiques de Marx », mais aussi entre les « marxistes » eux-mêmes.

Après le chapitre 2, lui aussi en quelque sorte préparatoire puisqu'il est consacré à l'objet du *Capital*, les chapitres

---

1. On trouvera un commentaire reprenant chaque chapitre du premier livre du *Capital* dans Elmar ALTVATER et al., *Kapital.doc*, Münster, Westfälisches Dampfboot, 1999. À la différence de ce commentaire, il ne s'agit ici que d'exposer brièvement le mouvement d'ensemble de l'argumentation de Marx, en partant des trois livres du *Capital*. Michael Berger propose notamment une introduction à une sélection de textes : Michael BERGER, *Karl Marx : « Das Kapital ». Eine Einführung*, Munich, W. Fink, 2003.



suivent *grosso modo* l'argumentation de Marx allant du Livre I au Livre III du *Capital* : les chapitres 3 à 5 traitent du contenu du premier livre, le chapitre 6, du Livre II, et les chapitres 7 à 10, du Livre III.

Marx avait prévu de faire une analyse de l'État, de manière tout aussi systématique que celle de l'économie, mais il ne parvint jamais à la mener à terme. On ne trouve ainsi dans le *Capital* que des remarques éparses et isolées sur l'État. Or une critique du capital sans une critique de l'État est non seulement incomplète, mais conduit directement à des contresens. C'est pourquoi le chapitre 11 est consacré à cette critique spécifique de l'État. Le chapitre 12, valant conclusion, synthétise ce que Marx entend et surtout n'entend pas, par socialisme ou communisme.

Ces dernières décennies, de nombreuses simplifications qui avaient été faites par le marxisme « idéologique » traditionnel<sup>2</sup> ont été critiquées. Dans ce cadre, qui rompt avec la perspective traditionnelle, Marx n'apparaît plus simplement comme le meilleur des économistes, mais en premier lieu comme le critique de la socialisation médiatisée par la valeur et donc « fétichisée ». Cette nouvelle lecture de la critique de l'économie politique de Marx constitue l'arrière-plan de cette introduction. Mes développements sont liés à certaines de ces interprétations de la théorie de Marx, et en critiquent d'autres. Mais pour ne pas faire exploser la taille de cette introduction, il a fallu en grande partie laisser de côté les éléments de discussion avec de nombreuses autres conceptions. J'expose et justifie mes prises de position au sujet de la critique de l'économie politique dans mon livre *La Science de la valeur*<sup>3</sup>.

---

2. Sur ce concept, voir *infra*, en 1.3.

3. Michael HEINRICH, *Die Wissenschaft vom Wert. Die Marxsche Kritik der politischen Ökonomie zwischen wissenschaftlicher Revolution und klassischer Tradition*, Münster, Westfälisches Dampfboot, 1999.

Le chapitre 3 de cette introduction porte sur la théorie marxienne de la valeur. J'en conseille vivement une lecture attentive, y compris à celles et ceux qui pensent déjà connaître la théorie de la valeur et qui souhaiteraient seulement s'informer sur des notions qui en dérivent, comme le crédit ou la crise. Ce chapitre n'est pas seulement essentiel pour tous les développements qui lui succèdent, mais aussi parce qu'il met en évidence la spécificité de ce qu'on appelle la « nouvelle lecture de Marx ».



De nombreux soutiens m'ont permis d'achever la rédaction de cette introduction. J'adresse des remerciements tout particuliers pour les lectures critiques de certaines parties du manuscrit, pour les discussions intenses et d'importantes suggestions, à Markus Bröskamp, Alex Gallas, Jan Hoff, Martine Krzywdzinski, Ines Langemeyer, Henrik Lebuhn, Kolja Lindner, Urs Lindner, Arno Netzbandt, Bodo Niendl, Sabine Nuss, Alexis Petrioli, Thomas Sablowski, Dorothea Schmidt, Anne Steckner et Ingo Stützle.

## Notes sur la traduction

Nous suivons l'édition du premier livre du *Capital* traduite et établie sous la responsabilité de Jean-Pierre Lefebvre<sup>1</sup>. Une nouvelle édition, révisée par ses soins, est parue aux Éditions sociales en 2016, indiquant dans le corps du texte l'ancienne pagination, de sorte que l'on peut suivre le présent ouvrage avec l'une ou l'autre de ces deux éditions. Certains termes souvent employés méritent toutefois quelques précisions quant aux choix effectués :

- « *ArbeiterInnen* » : Par commodité, mais conscient-es que l'usage de la langue est forgé par les rapports de domination qui traversent la société, nous n'avons pas systématiquement féminisé les termes, notamment celui de « travailleur » comme dans le terme allemand forgé ici. Il est donc bien entendu qu'à partir du moment où historiquement la condition de travailleur s'étend aussi aux femmes, le terme de travailleur désigne tout autant les travailleuses.

- « *Arbeiterklasse* » : Une difficulté cruciale, que Jean-Pierre Lefebvre remarque également dans son avant-propos à l'édition de 2016 réside dans la traduction de « *Arbeiterklasse* » qui, en allemand, désigne sans équivoque la classe des travailleurs — et des travailleuses! *Arbeiterklasse* ne peut néanmoins être traduit en ces termes ou par « classe laborieuse » sans produire un effet d'étrangeté. Reflet de l'emprise du marxisme « idéologique » que l'auteur critique dans cet ouvrage, l'expression la plus fluide, adoptée pour cette raison, reste celle de « classe ouvrière », quand

---

1. Karl MARX, *Le Capital*, Paris, PUF, collection « Quadrige », 3<sup>e</sup> édition, 2009.

bien même cette classe n'est pas seulement composée d'ouvriers et d'ouvrières au sens sociologique.

- « *Geld* » : Une difficulté majeure de traduction est celle du mot allemand « *Geld* », pour lequel nous disposons en français alternativement d'argent ou de monnaie. Nous avons opté pour le terme « argent » uniquement lorsque le style l'imposait, ou lorsqu'il ne désignait pas le concept de monnaie tel que développé par Marx dans son analyse de la « forme-valeur » (chapitre 3 du présent ouvrage). Dans les cas où nous avons été amenés à modifier une citation en ce sens, le changement de terme sera explicité avec la note de référence.

- « *Mehrwert* » : Sans doute le concept marxien ayant donné lieu pour sa traduction aux plus nombreuses et aux plus vives discussions. Le terme « plus-value » s'est naturellement imposé du fait de la traduction de Joseph Roy revue par Marx lui-même. Le choix de Jean-Pierre Lefebvre de traduire par « survaleur » a le très grand avantage d'être « homogène » avec le concept de surtravail, sans toutefois être totalement satisfaisant dans ce qu'il exprime — la « valeur en plus » de Marx ne se situe pas sur un plan différent de la valeur, ce qu'induit inmanquablement le « sur ». Pierre Dardot et Christian Laval, dans leur essai sur Marx<sup>2</sup>, se sont sans doute approchés très près d'une solution élégante en proposant le « plus-de-valeur ». Il nous semble qu'une solution simple aurait été de repartir du terme anglais dont Marx lui-même s'est inspiré — *surplus value* — et qui permettait de décliner l'ensemble des mots-concepts que Marx a élaboré sur ce schéma, en étant au plus près du sens descriptif initial sans changer de niveau de langue, en adoptant les termes de « surplus de valeur » et de « surplus de travail ». Néanmoins, une fois encore, et compte tenu des références abondamment sollicitées, nous avons choisi l'option la plus simple en maintenant le terme de « plus-value ». Quant à la forme « *Extramehrewert* », nous l'avons traduite par « plus-value additionnelle ».

---

2. Pierre DARDOT & Christian LAVAL, *Marx, prénom : Karl*, Paris, Gallimard, 2012.

## 3. Valeur, travail, monnaie

### 3.1 Valeur d'usage, valeur d'échange et valeur

Si dans le *Capital* Marx entend analyser le mode de production capitaliste, il ne commence pas pour autant son analyse directement par le capital lui-même. Les trois premiers chapitres ne traitent que de marchandise et de monnaie, et ce n'est qu'au chapitre 4 que l'on en vient explicitement au capital. Et c'est pour cette raison que la lecture « historicisante » dont nous avons parlé plus haut a considéré les trois premiers chapitres comme une description abstraite d'une « circulation marchande simple » précapitaliste. Cependant, à elles seules les deux premières phrases du chapitre 1 sont assez claires, il ne s'agit pas d'analyser des rapports sociaux précapitalistes :

La richesse des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste apparaît comme une « gigantesque collection de marchandises », dont la marchandise individuelle serait la forme élémentaire. C'est pourquoi notre recherche commence par l'analyse de la marchandise <sup>1</sup>.

Marx relève ici une spécificité des sociétés *capitalistes* : dans celles-ci — et seulement dans celles-ci —, la « marchandise » est la forme *caractéristique* de la richesse. Les marchandises (que l'on peut définir provisoirement comme des biens destinés à être échangés) existent bien dans d'autres sociétés,

---

1. Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 39.

mais c'est seulement dans les sociétés capitalistes que la plupart des biens sont des marchandises. Dans les sociétés féodales du haut Moyen Âge, seule une infime partie des biens était échangée ; la forme-marchandise constituait donc l'exception plutôt que la règle. La plupart des biens provenaient de l'agriculture et étaient produits pour un usage propre ou étaient remis aux propriétaires terriens (aux seigneurs ou à l'Église) ; par conséquent ces biens n'étaient pas échangés. L'échange, et avec lui, la forme-marchandise des biens se généralise seulement avec le capitalisme. C'est donc seulement avec le capitalisme que la richesse prend la forme d'une « collection de marchandises », et c'est seulement à partir de ce moment-là que la marchandise individuelle devient la « forme élémentaire » de la richesse. C'est *cette* marchandise, la marchandise dans les sociétés capitalistes, que Marx entend analyser.

On nomme marchandise uniquement quelque chose qui est échangé, donc ce qui, en plus de sa *valeur d'usage*, possède aussi une *valeur d'échange*. La valeur d'usage d'une chose n'est rien d'autre que son utilité. La valeur d'usage d'une chaise par exemple consiste en ceci que l'on peut s'asseoir dessus. La valeur d'usage d'une chose ne dépend donc absolument pas de son échange.

Si j'échange la chaise, par exemple, contre deux draps, alors la valeur d'échange de cette chaise est de deux draps. Si j'échange la chaise contre 100 œufs, alors les 100 œufs sont la valeur d'échange de la chaise. Si je n'échange pas du tout cette chaise, mais que je l'utilise, alors elle n'a pas de valeur d'échange, elle n'est donc pas une marchandise, mais simplement une valeur d'usage, une chaise sur laquelle on peut s'asseoir plus ou moins confortablement.

Être une marchandise, c'est-à-dire avoir en plus d'une valeur d'usage une valeur d'échange, n'est pas une propriété naturelle des choses, mais une propriété « sociale » : c'est uniquement dans les sociétés dans lesquelles les choses sont échangées qu'elles possèdent une valeur d'échange, c'est

uniquement dans ces sociétés qu'elles sont des marchandises. Marx remarque à ce sujet :

Les valeurs d'usage constituent le contenu matériel de la richesse, quelle que soit par ailleurs sa forme sociale<sup>2</sup>.

Avec ces précisions, nous sommes déjà parvenus à une distinction extrêmement importante. Le « contenu matériel » d'une chose (sa « forme naturelle ») est différent de sa « forme sociale » (Marx parle parfois d'une « détermination économique formelle »<sup>3</sup>). La « forme naturelle » de la chaise est simplement sa constitution matérielle (par exemple, si elle est en bois ou en métal). Par contre, la « forme sociale » désigne le fait que la chaise est une « marchandise », c'est-à-dire une chose qui va être échangée et qui possède ainsi une « valeur d'échange ». Être une marchandise n'est pas une caractéristique de la chaise en tant que chose, mais plutôt de la société dans laquelle cette chose existe.

Il existe dans toutes les formes de sociétés que nous connaissons des actes d'échanges singuliers. Mais que tout ou presque soit échangé est une spécificité des sociétés capitalistes. Ceci a des conséquences sur les rapports qui s'établissent entre les quantités durant l'échange. Lorsque l'échange est encore un phénomène isolé, les rapports quantitatifs de l'échange peuvent être très variables : je peux échanger la chaise une fois contre deux draps, une autre fois contre trois draps, etc. Cependant, si l'échange est la forme normale de transfert des biens, alors tous les rapports quantitatifs particuliers établis dans l'échange doivent d'une certaine manière « correspondre » : dans notre exemple précédent, la chaise était échangée contre deux draps ou 100 œufs. Si tel est le cas, alors les 100 œufs doivent aussi pouvoir être échangés contre les deux draps. Pourquoi doit-il en être ainsi ? Si ce n'est pas le cas, si par exemple

---

2. Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 40.

3. Karl MARX, *Contribution à la critique de l'économie politique*, *op. cit.*, p. 72.

100 œufs s'échangent contre un drap seulement, alors par une succession habile d'actes d'échange, je peux constamment faire du profit : j'échange un drap contre 100 œufs, puis 100 œufs contre une chaise, et ensuite une chaise contre deux draps. Le simple échange m'a permis de doubler mon stock de draps, et d'autres successions d'actes d'échange de ce type me permettraient de continuer à accroître ma richesse. Toutefois, ceci est seulement possible aussi longtemps que je trouve des personnes prêtes à faire l'acte d'échange inverse. Assez rapidement, les autres personnes sur le marché voudraient aussi faire cette succession d'échanges qui me rapporte tant, mais il ne se trouverait alors plus personne pour faire l'échange dans l'autre sens. Par conséquent, pour que les rapports d'échange soient stables, il doit être exclu qu'une *succession* particulière d'actes d'échange permette de générer des gains ou des pertes.

On peut donc en déduire que pour les sociétés *capitalistes*, dans lesquelles l'échange est le cas général, les différentes valeurs d'échange d'une seule et même marchandise doivent aussi être des valeurs d'échange l'une pour l'autre. Si une chaise s'échange, une fois contre deux draps, une autre fois contre 100 œufs, alors deux draps doivent pouvoir s'échanger contre 100 œufs.

S'il existe une telle régularité dans l'échange (et il est même nécessaire, à vrai dire, qu'elle existe pour que l'échange fonctionne sans difficulté), alors une question s'impose : que peuvent bien avoir en commun une chaise, deux draps et 100 œufs ? La réponse suggérée par notre expérience courante est que ces trois choses ont « la même valeur ». Grâce à notre expérience de l'échange, nous avons une estimation assez exacte de la valeur de nombreuses choses. Si elle s'écarte de cette estimation, alors nous disons de cette chose qu'elle est « bon marché » ou bien « chère ». Mais la question est maintenant de savoir ce qui constitue cette « valeur » et, conséquemment, comment la grandeur de chacune de ces valeurs est-elle déterminée ?



Longtemps déjà avant Marx, des économistes s'étaient penchés sur cette question et ils étaient parvenus à deux réponses fondamentalement différentes. Une première réponse fut que la valeur d'une chose est déterminée par son utilité. Je suis prêt à dépenser beaucoup pour une chose qui a une grande utilité pour moi, par contre, pour ce qui ne m'est que peu utile, ou pas du tout, je ne dépenserai que très peu, voire même rien du tout. Cependant, cette « théorie de la valeur-utilité » se confronte à un problème majeur qu'Adam Smith avait très bien résumé : l'eau a une très grande utilité, puisque sans eau nous ne pourrions pas vivre, et pourtant, elle n'a que très peu de valeur. Comparée à l'eau, l'utilité d'un diamant est très limitée alors qu'il a énormément de valeur. Smith en déduisait qu'il n'était pas possible que l'utilité détermine la valeur des choses. Pour Smith, c'est bien plutôt la quantité de travail nécessaire pour produire une chose qui détermine sa valeur. C'est la seconde réponse majeure qui a été trouvée à cette question.

À l'époque de Marx, cette « théorie de la valeur-travail » était une conception dominante parmi les économistes<sup>4</sup>. Si on l'applique à notre exemple précédent, d'après la théorie de la valeur-travail une chaise, deux draps et 100 œufs ont la même valeur parce que la même quantité de travail est nécessaire à leur production.

Il y a deux objections évidentes à cette théorie de la valeur-travail. D'une part, certaines choses sont échangées sans pour autant être des produits du travail (comme les terres non exploitées par exemple). D'autre part, la valeur d'échange de certains produits du travail (par exemple les œuvres d'art) est totalement déconnectée du temps de travail dépensé pour leur production.

---

4. Alors qu'aujourd'hui dans les sciences économiques, c'est une variante de la théorie de la valeur-utilité qui domine, la « théorie de l'utilité marginale » (école marginaliste).

Concernant le premier point, il faut préciser que la théorie de la valeur-travail n'explique en fait que la valeur des produits du travail. Les choses qui ne sont pas des produits du travail ne possèdent donc pas de « valeur ». Si elles sont tout de même échangées, alors elles ont une valeur d'échange, mais ce type d'échange doit faire l'objet d'une explication à part.

Concernant le second point : une œuvre d'art est certes un produit du travail, cependant à la différence de marchandises normales, c'est un exemplaire unique, une chose qui n'existe qu'une seule fois. Le prix que l'acheteur est prêt à payer pour cette œuvre est un prix de collectionneur qui n'a rien à voir avec la dépense de travail de l'artiste. La plupart des produits qui s'échangent ne sont pas des pièces uniques, mais des biens produits en masse, ils constituent donc le cas normal et le plus courant dont il faut comprendre ce qui constitue la valeur.

Marx considère lui aussi que la valeur des marchandises provient du travail qui les produit. Les marchandises sont des *valeurs* en tant qu'elles sont une objectivation de « travail humain identique ». La *grandeur de la valeur* est déterminée par « le quantum de "substance constitutive de valeur" qu'elle contient, par le quantum de travail »<sup>5</sup>.

Et Marx poursuit : ce qui est constitutif de valeur, ce n'est pas le temps dépensé *individuellement* par un producteur particulier (sinon la chaise d'un menuisier lent aurait plus de valeur qu'une chaise identique produite par un menuisier rapide), ce qui est constitutif, c'est le « temps de travail socialement nécessaire », c'est-à-dire le temps de travail qui est nécessaire

pour faire apparaître une valeur d'usage quelconque dans les conditions de production normales d'une société donnée

---

5. Karl MARX, *Le Capital*, Livre I, *op. cit.*, p. 43.

et avec le degré social moyen d'habileté et d'intensité du travail<sup>6</sup>.

Le temps de travail socialement nécessaire à la production d'une valeur d'usage particulière n'est pas toujours le même. Si la productivité du travail augmente, alors dans le même intervalle de temps, plus de produits peuvent être créés ; si le temps de travail socialement nécessaire à la production d'un produit se trouve être réduit, alors sa grandeur de valeur baisse. Si, par contre, la productivité du travail baisse, alors le travail socialement nécessaire à sa production augmente, et donc la grandeur de valeur d'un produit augmente. Ceci peut, par exemple, être provoqué par des facteurs naturels : si la récolte est frappée par la grêle, alors la même quantité de travail a moins produit, donc la production d'un seul fruit a nécessité plus de travail, la valeur du fruit augmente.

Si l'échange existe, alors il implique la division du travail puisque je n'échange qu'avec des choses que je n'ai pas produites moi-même. La division du travail est la condition préalable de l'échange, mais l'inverse ne vaut pas : l'échange n'est pas une condition préalable de la division du travail. Ceci nous est confirmé par un simple coup d'œil dans une fabrique : on y observe une forte division du travail sans que pour autant les produits y soient échangés entre eux.

Jusqu'à présent, notre analyse a pu donner l'impression que la notion de « marchandise » ne désigne que des choses matérielles, des objets physiques échangés. Mais ce qui importe ici, c'est l'acte d'échange lui-même, et non le fait que des objets physiques soient échangés. Des services peuvent également être échangés, et devenir ainsi des marchandises. La différence entre un produit matériel et un service « immatériel » consiste seulement en un rapport temporel différent entre production et consommation : le produit matériel est tout d'abord produit et ensuite consommé (une baguette doit

---

6. *Ibid.*, p. 44.

être consommée le jour même, et une voiture peut aussi passer quelques semaines ou mois chez le constructeur avant que je ne l'utilise). Dans le cas d'un service (qu'il s'agisse d'un trajet en taxi, d'un massage, ou d'une représentation de théâtre), l'acte de production et l'acte de consommation sont simultanés (pendant que le conducteur de taxi produit un changement de lieu, je le consomme). Il n'existe entre les choses matérielles et les services qu'une différence *matérielle* ; déterminer s'ils sont des marchandises ou non est une question qui relève uniquement de leur *forme sociale*, du fait qu'ils sont échangés ou non : que ce soit des objets physiques ou bien des services n'y change rien. Ces simples précisions permettent de liquider un argument souvent utilisé contre la théorie marxienne de la valeur : la théorie de Marx serait caduque parce qu'on serait passé « d'une société industrielle à une société de services », ou dans sa variante « de gauche », comme chez Hardt et Negri, de la production « matérielle » à une production « immatérielle ».

Ce qui a été présenté jusque-là concernant la théorie de la valeur de Marx se trouve essentiellement dans les sept premières pages (sur cinquante) du premier chapitre du *Capital*. Pour de nombreux marxistes comme pour la plupart des critiques de Marx, ceci constitue déjà en soi le cœur de la théorie marxienne de la valeur : la marchandise est valeur d'usage et valeur, la valeur est l'objectivation de travail humain, et la grandeur de la valeur dépend du « temps de travail socialement nécessaire » à la production des marchandises (ce dernier point est souvent appelé « loi de la valeur »). Si cela était effectivement le cas, alors la théorie de la valeur de Marx n'irait pas beaucoup plus loin que l'économie politique classique. La théorie marxienne de la valeur ne se limite pourtant pas à ces simples propositions. La suite de ce chapitre montrera que les aspects les plus importants de cette théorie vont bien plus loin que ce qui vient d'être expliqué.

# Index des noms de personnes

## A

- Adorno, Theodor H. : 32,  
253 n.  
Agnoli, Johannes : 265 n.,  
304  
Althusser, Louis : 33, 33 n.,  
265 n., 304  
Altvater, Elmar : 10 n., 27 n.,  
154 n., 222 n., 294 n., 304,  
306  
Augier, Marie : 22

## B

- Backhaus, Hans-Georg : 33,  
33 n., 84 n., 304  
Bebel, August : 29  
Beck, Ulrich : 119 n., 304  
Becker, Johann Philipp :  
43 n.  
Becker, Steffen : 294 n., 306  
Behrens, Diethardt : 33 n.,  
304, 305  
Bentham, Jeremy : 272,  
272 n.  
Berger, Michael : 10 n., 305  
Bernstein, Eduard : 32 n.  
Brentel, Helmut : 33 n., 305

## C

- Conert, Georg : 21 n., 305

## D

- Dardot, Pierre : 14, 14 n.  
Demoulis, Dimitri : 33 n.  
Diner, Dan : 253 n., 308  
Dühning, Eugen : 28, 29

## E

- Economakis, Georg : 33 n.,  
184 n., 308  
Elbe, Ingo : 33 n., 305  
Engels, Friedrich : 24–29,  
32 n., 36, 36 n., 43 n., 45,  
45 n., 46, 46 n., 47, 47 n.,  
73 n., 94 n., 105, 184 n., 237,  
238 n., 254 n., 265–267,  
267 n., 268, 269 n., 276,  
277 n., 295, 297, 297 n.,  
300, 300 n., 303–305, 308

## F

- Faucher, Julius : 59 n.  
Fetscher, Iring : 34 n., 308  
Feuerbach, Ludwig : 25, 26,  
303

Fischer, Richard : 155 n.,  
 253 n., 276 n.  
 Ford, Henry : 160  
 Foucault, Michel : 275 n., 305

## G

Gramsci, Antonio : 32,  
 265 n., 305  
 Guillaume II, empereur  
 d'Allemagne : 29

## H

Hardt, Michael : 8, 56, 292 n.,  
 305  
 Harich, Wolfgang : 33 n., 304  
 Haug, Wolfgang Fritz : 64 n.,  
 73 n., 305  
 Hegel, G.W.F. : 24, 25, 46, 47  
 Heinrich, Michael : 11 n.,  
 27 n., 33 n., 70 n., 73 n., 93 n.,  
 165 n., 194 n., 201 n., 212 n.,  
 226 n., 255 n., 270 n., 290 n.,  
 306, 308  
 Hilferding, Rudolf : 36, 36 n.,  
 287 n., 306  
 Hitler, Adolf : 31  
 Hobson, John Atkinson :  
 287, 287 n., 306  
 Horkheimer, Max : 32, 253 n.  
 Hufschmid, Jörg : 222 n.

## I

Itoh, Makato : 209 n., 306

## J

Jacobs, Kurt : 155 n., 306  
 Janover, Louis : 232 n., 306

## K

Kautsky, Karl : 29, 30, 36,  
 36 n., 287 n., 307  
 Keynes, John Maynard : 225,  
 225 n., 307  
 Korsch, Karl : 32  
 Krätke, Michael : 209 n.  
 Kugelmann, Louis : 59, 60 n.  
 Kurz, Robert : 8, 62 n., 70 n.,  
 169 n., 219 n., 232, 234,  
 235, 235 n., 307

## L

Lafargue, Paul : 31  
 Lapavitsas, Costas : 209 n.,  
 306  
 Lassalle, Ferdinand : 41,  
 41 n., 47, 100, 126 n.  
 Laval, Christian : 14, 14 n.  
 Lefebvre, Jean-Pierre : 13,  
 14, 20 n., 80 n., 88 n.  
 Lénine, Vladimir Ilitch : 30,  
 30 n., 31, 36, 36 n., 265 n.,  
 287, 287 n., 288-290,  
 290 n., 291, 292 n., 307  
 Locke, John : 83  
 Lukàcs, Georg : 32  
 Luxemburg, Rosa : 30, 36,  
 36 n., 287 n., 299, 299 n.,  
 307

## M

Mahnkopf, Birgit : 222 n.,  
 294 n., 304  
 Mandel, Ernest : 105 n., 307  
 Marcuse, Herbert : 32  
 Marx, Karl : 8-10, 10 n., 11,  
 12, 13 n., 14, 14 n., 15, 20,  
 20 n., 22, 22 n., 24-26, 26 n.,

27, 27 n., 28, 30–32, 32 n.,  
 33, 33 n., 35, 36, 36 n., 37,  
 37 n., 38, 38 n., 39, 39 n., 40,  
 41, 41 n., 42, 42 n., 43, 43 n.,  
 44, 44 n., 45, 46, 46 n., 47,  
 47 n., 48, 49, 49 n., 50, 51,  
 51 n., 53, 54, 54 n., 56–58,  
 58 n., 59, 59 n., 60, 60 n., 61,  
 61 n., 62, 62 n., 63, 63 n., 64,  
 64 n., 65 n., 66, 66 n., 67, 68,  
 68 n., 69, 69 n., 71 n., 72,  
 72 n., 73, 73 n., 74–76, 76 n.,  
 77, 80–83, 83 n., 84, 84 n.,  
 85, 85 n., 86 n., 87, 90, 90 n.,  
 91, 91 n., 92–94, 94 n., 95,  
 95 n., 96–98, 100, 101,  
 102 n., 103, 103 n., 105,  
 106, 106 n., 108, 111,  
 111 n., 112, 114, 114 n.,  
 115, 117, 119–121, 121 n.,  
 122, 123, 123 n., 125, 126,  
 126 n., 127, 129 n., 131 n.,  
 132–135, 135 n., 136–138,  
 145 n., 151, 153 n., 154, 155,  
 155 n., 156, 164, 164 n.,  
 166, 167, 167 n., 168–170,  
 170 n., 171, 171 n., 172, 173,  
 176, 177 n., 184 n., 185,  
 186, 186 n., 188, 188 n.,  
 192–194, 194 n., 196,  
 196 n., 197–200, 200 n.,  
 201, 202, 202 n., 204 n., 205,  
 208, 208 n., 212, 215, 217,  
 221 n., 224–226, 226 n.,  
 227, 227 n., 229, 230 n., 231,  
 232, 232 n., 233, 233 n., 234,  
 234 n., 237, 237 n., 238,  
 238 n., 240 n., 241 n., 242,  
 242 n., 243, 245, 245 n.,

246, 252–254, 254 n., 255,  
 255 n., 256, 258, 259, 259 n.,  
 261–263, 265, 265 n., 266,  
 266 n., 267, 270 n., 271 n.,  
 272, 272 n., 273 n., 275,  
 275 n., 276 n., 278 n., 286,  
 287 n., 290, 293, 295, 296,  
 296 n., 297, 297 n., 298,  
 298 n., 300, 300 n., 301,  
 301 n., 302 n., 303–309  
 Milios, Jannis : 33 n., 94 n.,  
 184 n., 305, 308

## N

Negri, Antonio : 8, 56, 292 n.,  
 305  
 Neusüss, Christel : 290 n.,  
 308  
 Nuss, Sabine : 12, 276 n., 308

## P

Pannekoek, Anton : 32  
 Paschukanis, Eugen : 265 n.,  
 308  
 Peters, Klaus : 151 n., 305  
 Postone, Moishe : 34 n.,  
 253 n., 308  
 Poulantzas, Nicos : 265 n.,  
 308

## R

Reich, Wilhelm : 253 n.  
 Reichelt, Helmut : 33, 33 n.,  
 308  
 Ricardo, David : 40, 253, 308  
 Rosdolsky, Roman : 33, 33 n.,  
 184 n., 309  
 Roy, Joseph : 14, 65 n.

Rubel, Maximilien : 232 n.,  
306

**S**

Schieder, Siegfried : 290 n.  
Schmidt, Alfred : 34 n., 308  
Schmidt, Helmut : 285, 285 n.  
Smith, Adam : 40, 41, 53, 57,  
59, 309  
Souyri, Pierre : 32 n., 309  
Spindler, Manuel : 290 n.,  
306  
Staline, Joseph : 31  
Stützle, Ingo : 12, 265 n., 309

**T**

Taylor, Frederik Winslow :  
144  
Thatcher, Margret : 16  
Trenkle, Norbert : 70 n., 234,  
235, 309

**W**

Weber, Max : 237  
Weydemeyer, Joseph : 238 n.,  
254  
Wienold, Hanns : 39 n.,  
255 n., 307  
Wolf, Harald : 151 n., 309



# Table des matières

Avant-propos (2004)	7
Notes sur la traduction	13
<b>1. Capitalisme et « marxisme »</b>	<b>15</b>
1.1 Qu'est-ce que le capitalisme ?	15
1.2 La naissance du mouvement ouvrier	21
1.3 Marx et le « marxisme »	24
<b>2. L'objet de la critique de l'économie politique</b>	<b>35</b>
2.1 Théorie et histoire	36
2.2 Théorie et critique	40
2.3 La dialectique : baguette magique du marxisme ?	45
<b>3. Valeur, travail, monnaie</b>	<b>49</b>
3.1 Valeur d'usage, valeur d'échange et valeur	49
3.2 Une preuve de la théorie de la valeur-travail ? (Action individuelle et structure sociale)	57
3.3 Travail abstrait : abstraction réelle et rapport de validation sociale	60
3.4 « L'objectivité fantomatique » : une théorie de la production ou de la circulation de la valeur ?	68
3.5 Forme-valeur et monnaie (déterminations économiques formelles)	72
3.6 Monnaie et procès d'échange (actions des possesseurs de marchandises)	81

3.7 Les fonctions de la monnaie, la marchandise-monnaie et le système monétaire moderne	84
3.8 Le « secret » du fétiche de la marchandise et de la monnaie	93
<b>4. Capital, plus-value et exploitation</b>	<b>105</b>
4.1 Économie de marché et capital : le « passage de la monnaie au capital »	105
4.2 La « qualité occulte » de la valeur : $A - M - A'$	111
4.3 Rapports de classe : le travailleur « doublement libre »	117
4.4 La valeur de la marchandise « force de travail », plus-value et exploitation	120
4.5 La valeur du travail : une « expression imaginaire »	126
<b>5. Le procès de production capitaliste</b>	<b>130</b>
5.1 Capital constant, capital variable, taux de profit et journée de travail	130
5.2 Plus-value relative et absolue, la loi d'airain de la concurrence	137
5.3 Les méthodes de production de la plus-value relative : coopération, division du travail, machinisme	143
5.4 Le potentiel destructeur du développement capitaliste de la productivité	150
5.5 Subsumption formelle et réelle, fordisme, travail productif et improductif	156
5.6 Accumulation, armée industrielle de réserve, paupérisation	163

---

<b>6. La circulation du capital</b>	173
6.1 Le circuit du capital. Coûts de circulation, capital industriel et capital marchand	173
6.2 La rotation du capital. Capital fixe et circulant	178
6.3 La reproduction du capital social total	180
<b>7. Profit, profit moyen et « loi de la baisse tendancielle du taux de profit »</b>	185
7.1. Coût, profit et taux de profit. Catégories et mystifications usuelles	186
7.2 Taux de profit moyen et prix de production	190
7.3 La « loi de la baisse tendancielle du taux de profit » – une critique	196
<b>8. Intérêt, crédit et « capital fictif »</b>	203
8.1 Capital porteur d'intérêt, intérêt et profit des entreprises : la réalisation du fétiche du capital	203
8.2 Monnaie de crédit, banques et « capital fictif »	209
8.3 Le système de crédit comme instance de régulation de l'économie capitaliste	217
<b>9. La crise</b>	223
9.1 Cycle et crise	223
9.2 Y a-t-il chez Marx une théorie de l'effondrement ?	231
<b>10. Le fétichisme des rapports sociaux dans la société bourgeoise</b>	236
10.1 La « formule trinitaire »	236
10.2 Précisions sur la question de l'antisémitisme	245
10.3 Classes, lutte de classes et déterminisme historique	253

---

<b>11. L'État et le capital</b>	<b>265</b>
11.1 L'État, un instrument de la classe dominante?	266
11.2 Déterminations de forme de l'État bourgeois : État de droit, État social, démocratie	271
11.3 Marché mondial et impérialisme	286
<b>12. Le communisme, une société par-delà la marchandise, la monnaie et l'État</b>	<b>295</b>
<b>Bibliographie</b>	<b>303</b>
I. Références en langue allemande des œuvres citées de Marx & Engels	303
II. Bibliographie générale	304
<b>Index des noms de personnes</b>	<b>311</b>